

## LEURS JEUX

Il convient tout d'abord de limiter un peu ce vaste sujet, car, à bien regarder, sauf pour les domestiques que l'homme courbe sous un joug plus ou moins doré, tout dans la vie de l'animal n'est que jeu, puisque, ne connaissant pas la contrainte, la plupart des actes qu'il accomplit, soit pour conquérir sa nourriture, soit pour assurer la continuation de l'espèce, se réalisent dans la joie.

Les préparatifs de combat, les tactiques de guerre et de fuite, au même titre que les parades nuptiales et ce qui s'ensuit, recèlent une volupté d'autant plus âpre qu'ils réclament une tension plus complète des forces vives de la bête : de ses muscles comme de ses nerfs.

La multiplicité des postures, des mimiques, des chants ou des cris que le mâle ou la femelle invente, selon que c'est l'un ou l'autre qui sollicite l'hommage, fournirait matière à un gros volume, mais ce n'est point de ces travaux-là non plus qu'il est question. Le jeu pour le jeu existe de la même façon que certains artistes ont conçu l'art pour l'art, et c'est de celui-là qui ne vise ou plutôt qui ne semble viser à aucun but utilitaire et pratique immédiat, dont les fins et les raisons paraissent la plupart du temps inconnues du sujet lui-même, que je voudrais m'occuper.

Considéré à ce point de vue, le jeu est surtout l'apanage de la jeunesse : tous s'y adonnent, le chat et le chien, les petits lapins comme les jeunes veaux, les gracieux cabris comme les poulains piaffeurs. Ce n'est d'ailleurs, au début, que du mouvement plus ou moins réglé, sans but, sans motif. Un chien passe, et le poulain se met à tourner en hennissant autour de sa mère jument ; un homme s'arrête, et le petit veau qui rêvait placidement saute tout à coup des quatre pieds : besoin de mouvement, soif d'activité, démangeaison des muscles en

croissance, poussée du sang chaud qui irrigue à plein trou les artères.

Chez les herbivores domestiques, en particulier, tout semble incohérent, aucune combinaison, aucune règle ne décèle que l'animal agit en vue de quelque but obscur ou clair ; mais si l'on s'élève jusqu'au chat et jusqu'au chien, l'acte apparaît alors bien plus intéressant, car les jeux de la bête deviennent comme une simulation réduite de son activité future.

De même que l'enfant joue au soldat ou au brigand, le jeune chien se prépare, dès que lui poussent les premières dents, à ses pillages et à ses carnages futurs ; quand il emporte dans sa gueule un vieux soulier, n'a-t-il pas déjà la dignité grave du chasseur victorieux qui rentre dans ses foyers ? Quand il met en pièces une vieille chaussette, n'y met-il pas l'acharnement que l'on retrouvera plus tard chez le farouche déchiqueteur de lièvres ?

Le petit chat anime ses joujoux : un bouchon n'est plus un simple objet qui roule, c'est un être vivant qu'il attrape, lance au loin, rattrape, abandonne, guette sans en avoir l'air, pour se donner le plaisir de le surprendre et de le serrer à nouveau dans l'étau de sa mâchoire ou entre les pointes de ses griffes. Plus tard il agira ainsi avec la souris qu'il aura prise ou le moineau qu'il aura capturé.

Quand deux ou plusieurs camarades sont réunis, c'est pour jouer à la bataille. Il y a alors une règle qui apparaît, règle que nul ne doit transgresser : c'est que les coups que l'on se donne ainsi que les morsures doivent être simplement simulés ; l'un ou l'autre passe dessous, revient dessus ; la gorge module des cris de menace adoucis, tandis que les mâchoires ne se referment jamais complètement ; en cas de tricherie d'un des partenaires, les autres se fâchent et le jeu cesse aussitôt.

Le cache-cache procède probablement de la même inspiration : l'un fait le chasseur, l'autre simule la proie. Dire que tout est prévu et réglé d'avance serait exagéré et faux ; je suis même convaincu que rien ne l'est et que ce n'est pas autre

chose qu'une hérédité mystérieuse et toute-puissante qui dirige ainsi vers un but lointainement utilitaire la première activité de l'animal.

Quand l'animal grandit, qu'il doit se nourrir et sauvegarder sa vie, le besoin de mouvement devient moins vif et le jeu plus rare ; on le retrouve tout de même, et les renards et les lièvres, ainsi que les chiens et les chats adultes, consacrent de temps à autre quelques minutes aux gambades et aux luttes amicales. Ces ébats suivent généralement les bons repas : ils sont à la fois une manifestation de joie et sans doute un exercice de digestion. L'animal fait de l'hygiène comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

Un fait constant aussi est que les jeux sont plus fréquents et plus prolongés chez les domestiques, dont la pâture est assurée, que chez les sauvages, et, parmi ces derniers, chez ceux qui vivent en société que chez les solitaires. Les corbeaux, entre autres, doivent connaître une série de divertissements beaucoup plus étendus que les merles, qui trouvent presque uniquement leur joie dans les modulations savantes de leur gosier.

Un de mes amis m'a assuré, et je terminerai sur cette anecdote, qu'il avait vu des corbeaux organiser une course contre le vent. Un but était fixé auquel on devait atteindre en luttant contre une bise très forte. Tous s'élançaient ensemble au signal du starter plumeux, et le vainqueur était salué de croassements enthousiastes, tandis que le dernier arrivé était honni de « coua coua » moqueurs.

Jeu qui ne visait évidemment qu'à un triomphe d'amour-propre ; car si les corbeaux s'adonnent aux sports, c'est par volupté et pur dilettantisme. Aucune graine choisie, aucun appétissant morceau de viande, aucune couronne d'herbe ou de fil d'archal ne devenaient la propriété du prince de la course. Il est à présumer que s'il en était ainsi à Longchamp, le Grand Prix serait moins suivi.

Jeudi 2 juillet 1914.

